

SCÈNE V.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE.

DONE ELVIRE (bas, à part). A ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète?
Prodigieux effet de son tempérament!

(Haut.) Qui vous arrête, prince, au milieu du serment?
DON GARCIE. J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulais pas l'interrompre.

DONE ELVIRE. Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout à coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
D'où peut-il provenir? le pourrait-on apprendre?



Vous promettez beaucoup, prince; et je doute fort... — ACTE I, SCÈNE III.

DON GARCIE. D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.
DONE ELVIRE. Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous serait nécessaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

DON GARCIE. Parfois.

DONE ELVIRE. Ah! prince faible, eh bien! par cet écrit
Guérissez-le ce mal; il n'est que dans l'esprit.

DON GARCIE. Par cet écrit, madame? Ah! ma main le refuse.
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.
Si...

DONE ELVIRE. Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites vous.

DON GARCIE. Pour me traiter après de faible, de jaloux!

Non, non : je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

DONE ELVIRE. Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurais tort de vouloir vous faire violence :
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé

De voir de quelles mains ce billet m'est tracé.
DON GARCIE. Ma volonté toujours vous doit être soumise.
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DONE ELVIRE. Oui, oui, prince, tenez : vous le lirez pour moi.

DON GARCIE. C'est pour vous obéir au moins; et je puis dire...

D'NE ELVIRE. C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

DON GARCIE. Il est de done ligués, à ce que je connoi.

DONE ELVIRE. Oui, je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

DON GARCIE (lit). « Malgré l'effort d'un long mépris,

« Le tyran toujours m'aime : et, depuis votre absence,

« Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,

« Il semble avoir tourné toute la violence

« Dont il poursuivait l'alliance

« De vous et de son fils.

« Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,

« Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,

« Approuvent tous cet indigne lien.

« J'ignore encor par où finira mon martyre :

« Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.

« Puissiez-vous jouir, belle Elvire,

« D'un destin plus doux que le mien!

« DONE IGÈS. »

Dans la haute vertu son âme est affermie.

DONE ELVIRE. Je vais faire réponse à cette illustre amie.

Cependant apprenez, prince, à vous mieux armer

Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.

J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,

Et la chose a passé d'une douce manière ;

Mais, à n'en point mentir, il serait des moments

Où je pourrais entrer en d'autres sentiments.

DON GARCIE. Eh quoi! vous croyez donc?...

DONE ELVIRE. Je crois ce qu'il faut croire.

Adieu. De mes avis conservez la mémoire;

Et, s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,

Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DON GARCIE. Croyez que désormais c'est toute mon envie,

Et qu'avant d'y manquer je veux perdre la vie.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, DON LOPE.

ÉLISE. Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement ;
Car, que d'un noble amour une âme bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,

Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés,

Il est fort naturel, et je l'approuve assez :

Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre

Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,

Que votre âme les forme, et qu'il n'est, en ces lieux,

Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.

Encore un coup, don Lope, une âme bien éprise.

Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise,

Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,

C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

DON LOPE. Que sur cette conduite à son aise l'on glose!

Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;

Et, rebuté par vous des soins de mon amour,

Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE. Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne

S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne?

DON LOPE. Et quand, charmante Elise, a-t-on vu, s'il vous plaît,

Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt?

Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite

D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,

Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,

Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit?

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce;

Par la plus courte voie on y cherche une place;

Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur

C'est de flatter toujours le faible de leur cœur,

D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,

Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :

C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.

Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toujours hors de la confiance
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.

Enfin on voit partout que l'art des courtisans

Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,

A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme

Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ÉLISE. Ces maximes un temps leur peuvent succéder :

Mais il est des revers qu'on doit appréhender :

Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,

Un rayon de lumière à la fin peut descendre,

Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement

Ce qui fait à leur gloire un long aveuglement.

Cependant je dirai que votre âme s'explique

Un peu bien librement sur votre politique;

Et ces nobles motifs, au prince rapportés,

Serviraient assez mal vos assiduités.

DON LOPE. Outre que je pourrais désavouer sans blâme

Ces livres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,

Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret

Pour aller divulguer cet entretien secret.

Qu'ai-je dit après tout que sans moi l'on ne sache?

Et dans mon procédé que faut-il que je cache?

On peut craindre une chute avec quelque raison

Quand on met en usage ou ruse ou trahison :

Mais qu'ai-je à redouter, moi qui partout n'avance

Que les soins approuvés d'un peu de complaisance;

Et qui suis, seulement, par d'utiles leçons,

La pente qu'à le prince à de jaloux soupçons?

Son âme semble en vivre, et je mets mon étude

A trouver des raisons à son iniquité.

A voir de tous côtés s'il ne se passe rien

A fournir le sujet d'un secret entretien;

Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,

Donner à son repos une atteinte mortelle,

C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison

D'une audience avide avaler ce poison

Et m'en remercier comme d'une victoire

Qui comblerait ses jours de bonheur et de gloire...

Mais mon rival paraît, je vous laisse tous deux :

Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,

J'aurais un peu de peine à voir qu'en ma présence

Il reçoit des effets de quelque préférence;

Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ÉLISE. Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCÈNE II.

DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR. Enfin nous apprenons que le roi de Navarre

Pour les désirs du prince aujourd'hui se déclare,

Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend

Pour le fameux service où son amour prétend.

Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse

On ait fait avancer... Mais...

SCÈNE III.

DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DON GARCIE. Que fait la princesse?

ÉLISE. Quelques lettres, seigneur; je le présume ainsi.

Mais elle va savoir que vous êtes ici.

DON GARCIE. J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV.

DON GARCIE.

Près de souffrir sa vue,

Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,

Jette par tout mon corps un soudain tremblement.

Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice

Ne te conduise ici dans quelque précipice,

Et que de ton esprit les désordres puissants

Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :

Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide;

Vois si de tes soupçons l'apparence est solide :

Ne démens pas leur voix, mais aussi garde bien

Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien ;
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.

Ah! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,

Ne voudrait pas donner pour son autre moitié!

Mais après tout, que dis-je? il suffit bien de l'une,

Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

« Quoique votre rival...

« Vous devez toutefois vous...

« Et vous avez en vous à...

« L'obstacle le plus grand...

« Je chéris tendrement ce...

« Pour me tirer des mains de...

« Son amour, ses devoirs...

« Mais il m'est odieux avec...

« Otez donc à vos feux ce...

« Méritez les regards que l'on...

« Et lorsqu'on vous oblige...

« Ne vous obstinez point à...

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci;

Son cœur, comme sa main, se fait connaître ici,

Et les sens imparfaits de cet écrit funeste

Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.

Toutefois dans l'abord agissons doucement,

Couvrons à l'infidèle un vil ressentiment ;

Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,

Confondons son esprit par son propre artifice.

La voici. Ma raison, renferme mes transports,

Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V.

DONE ELVIRE, DON GARCIE.

DONE ELVIRE. Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre.

DON GARCIE (bas, à part).

Ah! qu'elle cache bien...!

DONE ELVIRE. On vient de nous apprendre

Que le roi votre père approuve vos projets,

Et veut bien que son fils nous rende nos sujets;

Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

DON GARCIE. Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même ;

Mais...

DONE ELVIRE. Le tyran, sans doute, aura peine à parer

Les foudres que partout il entend murmurer ;

Et j'ose me flatter que le même courage

Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,

Et dans les murs d'Astorgue, arrachée à ses mains,

Me faire un sûr asile à braver ses desseins,

Pourra, de tout Léon achavant la conquête,

Sous ses nobles effluents faire choir cette tête.

DON GARCIE. Le succès en pourra parler dans quelques jours.

Mais, de grâce, passons à quelque autre discours.

Puis-je sans trop oser, vous prier de me dire

A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire

Depuis que le destin nous a conduits ici?

DONE ELVIRE. Pourquoi cette demande et d'où vient ce souci?

DON GARCIE. D'un désir curieux de pure fantaisie.

DONE ELVIRE. La curiosité naît de la jalousie.

DON GARCIE. Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez;

Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DONE ELVIRE. Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,

J'ai deux fois à Léon écrit à la comtesse,

Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.

Avec cette réponse êtes-vous en repos?

DON GARCIE. Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,

Madame?

DONE ELVIRE. Non, sans doute; et ce discours m'étonne.

DON GARCIE. De grâce, songez bien avant que d'assurer :

En manquant de mémoire on peut se parjurer.

DONE ELVIRE. Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

DON GARCIE. Elle a dit toutefois une haute imposture.

DONE ELVIRE. Prince!

DON GARCIE. Madame!

DONE ELVIRE. O ciel! quel est ce mouvement?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

DON GARCIE. Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue

J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,

Et que j'ai cru trouver quelque sincérité

Dans les traitres appas dont je fus enchanté.

DONE ELVIRE. De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?
DON GARCIE. Ah ! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre !
 Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
 Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits.
 Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
 De découvrir pour qui vous employez ce style.
DONE ELVIRE. Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?
DON GARCIE. Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?
DONE ELVIRE. L'innocence à rougir n'est pas accoutumée.
DON GARCIE. Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
 Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...
DONE ELVIRE. Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?
DON GARCIE. Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
 Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture.
 Mais ce sera, sans doute, et j'en serais garant,
 Un billet qu'on envoie à quelque indifférent ;
 Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente
 Sera pour une amie ou pour quelque parente.
DONE ELVIRE. Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,
 Et j'ajoute de plus pour un amant aimé.
DON GARCIE. Et je puis, ô perfiide... !
DONE ELVIRE. Arrêtez, prince indigne,
 De ce lâche transport l'égarément insigne.
 Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
 Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
 Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
 Du crime que m'impose un insolent caprice.
 Vous serez éclairci, n'en doutez nullement :
 J'ai ma défense prête en ce même moment ;
 Vous allez recevoir une pleine lumière ;
 Mon innocence ici paraîtra tout entière ;
 Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
 Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.
DON GARCIE. Ce sont propos obscurs qu'on ne saurait comprendre.
DONE ELVIRE. Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
 Elise, holà !

SCÈNE VI.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE. Madame ?
DONE ELVIRE (à don Garcie). Observez bien au moins
 Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,
 Si par un seul coup d'œil ou geste qui l'instruise
 Je cherche de ce coup à parer la surprise.
 (A Elise) Le billet que tantôt ma main avait tracé,
 Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?
ÉLISE. Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
 Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;
 Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
 Que don Lope, venant dans mon appartement,
 Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
 A fureté partout, et trouvé cette lettre.
 Comme il la déliait, Léonor a voulu
 S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu ;
 Et, se jetant sur lui, la lettre contestée
 En deux justes moitiés dans leurs mains est restée ;
 Et don Lope aussitôt, prenant un prompt essor,
 A dérobé la sienne aux soins de Léonor.
DONE ELVIRE. Avez-vous ici l'autre ?
ÉLISE. Oui : la voilà, madame,
DONE ELVIRE. Donnez. (A don Garcie.) Nous allons voir qui mérite le blâme.
 Avec votre moitié rassemblez celle-ci.
 Lisez, et hautement, je veux l'entendre aussi,
DON GARCIE. Au prince don Garcie. Ah !
DONE ELVIRE. Achevez de lire.
 Votre âme pour ce mot ne doit point s'interdire.
DON GARCIE (lit). « Quoique votre rival, prince, alarme votre âme,
 « Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;
 « Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
 « L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.
 « Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie
 « Pour me tirer des mains de mes fiers ravisseurs ;
 « Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs :
 « Mais il m'est odieux avec sa jalousie.
 « Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paraître,
 « Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
 « Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
 « Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être. »

DONE ELISE. Eh bien ! que dites-vous ?

DON GARCIE. Ah ! madame, je dis
 Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits,
 Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
 Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.
DONE ELVIRE. Il s'agit d'apprendre que si j'ai souhaité
 Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
 C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
 De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
 Adieu, prince.
DON GARCIE. Madame, hélas ! où fuyez-vous ?
DONE ELVIRE. Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.
DON GARCIE. Ah ! madame, excusez un amant misérable
 Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
 Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
 Eût été plus blâmable à rester innocent.
 Car enfin peut-il être une âme bien atteinte
 Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
 Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
 Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé,
 S'il n'avait point frémi des coups de cette foudre
 Dont je me figurais tout mon bonheur en poudre ?
 Vous-même, dites-moi si cet événement
 N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant ;
 Si d'une preuve, hélas ! qui me semblait si claire,
 Je pouvais démentir...

DONE ELVIRE. Oui, vous le pouviez faire ;
 Et dans mes sentiments assez bien déclarés
 Vos doutes rencontraient des garants assurés :
 Vous n'aviez rien à craindre ; et d'autres, sur ce gage,
 Auraient du monde entier bravé le témoignage.
DON GARCIE. Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
 Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer.
 Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
 Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
 Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
 J'ai douté du bonheur de mes ténérités ;
 J'ai cru que, dans ces lieux rangés sous ma puissance,
 Votre âme se forçait à quelque complaisance ;
 Que, déguisant pour moi votre sévérité...

DONE ELVIRE. Et je pourrais descendre à cette lâcheté !
 Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte,
 Agir par les motifs d'une servile crainte,
 Trahir mes sentiments, et, pour être en vos mains,
 D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !
 La gloire sur mon cœur aurait si peu d'empire !
 Vous pouvez le penser ! et vous me l'osez dire !
 Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser,
 Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer ;
 Et s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
 Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
 Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,
 La haine que pour vous il se résout d'avoir,
 Braver votre furie, et vous faire connaître
 Qu'il n'a point été lâche et ne veut jamais l'être.

DON GARCIE. Eh bien ! je suis coupable, et ne m'en défends pas :
 Mais je demande grâce à vos divins appas,
 Je la demande au nom de la plus vive flamme
 Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme.
 Que, si votre courroux ne peut être apaisé,
 Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
 Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
 Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
 Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
 M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
 Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire
 Je puisse vivre une heure avec votre colere.
 Déjà de ce moment la barbare longueur
 Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur ;
 Et de mille vautours les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
 Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
 Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
 Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
 Trop heureux en mourant si ce coup légitime
 Efface en votre esprit l'image de mon crime,
 Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
 Au faible souvenir de mon affection !
 C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

DONE ELVIRE. Ah ! prince trop cruel !

DON GARCIE. Dites, parlez, madame.

DONE ELVIRE. Faut-il encoir pour vous conserver des bontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

DON GARCIE. Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime ;
 Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.
DONE ELVIRE. L'amour n'excuse point de tels emportements.
DON GARCIE. Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements ;
 Et, plus il devient fort, plus il trouve de peine...
DONE ELVIRE. Non, ne m'en parlez point, vous méritiez ma haine.
DON GARCIE. Vous me haïssez donc ?
DONE ELVIRE. J'y veux fâcher au moins :
 Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
 Et que tout le courroux qu'excite votre offense
 Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.
DON GARCIE. D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
 Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort ;
 Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.
DONE ELVIRE. Qui ne saurait haïr ne peut vouloir qu'on meure.
DON GARCIE. Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
 Accordent un pardon à mes ténérités.
DONE ELVIRE. Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.
DON GARCIE. Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
 Par l'aveu d'un pardon, n'est-ce pas le peut haïr ?
 Que dire au criminel qu'on ne se peut haïr ?
DON GARCIE. Ah ! c'en est trop ; souffrez, adorable princesse...
DONE ELVIRE. Laissez : je me veux mal d'une telle faiblesse.
DON GARCIE (seul). Enfin, je suis...

SCÈNE VII.

DON GARCIE, DON LOPE.

DON LOPE. Seigneur, je viens vous informer
 D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.
DON GARCIE. Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
 Dans les doux mouvements du transport qui me charme.
 Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
 Il n'est point de soupçon que je doive écouter ;
 Et d'un divin objet la bonté sans pareille
 A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille :
 Ne m'en fais plus.
DON LOPE. Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît ;
 Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
 J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
 Méritait bien qu'en hâte on vous le vint apprendre :
 Mais, puisque vous voulez que je n'en touche rien,
 Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
 Que déjà dans Léon on voit chaque famille
 Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
 Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
 Un éclat à donner au tyran de l'effroi.
DON GARCIE. La Castille du moins n'aura pas la victoire
 Sans que nous essayions d'en partager la gloire,
 Et nos troupes aussi peuvent être en état
 D'imprimer quelque crainte au cœur de Maurégat.
 Mais quel est ce secret dont tu voulais m'instruire ?
 Voyons un peu.
DON LOPE. Seigneur, je n'ai rien à vous dire.
DON GARCIE. Va, va, parle, mon cœur l'en donne le pouvoir.
DON LOPE. Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir ;
 Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
 Je saurai désormais trouver l'art de me taire.
DON GARCIE. Enfin, je veux savoir la chose absolument.
DON LOPE. Je ne réplique point à ce commandement.
 Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
 Trahirait le secret d'une telle nouvelle :
 Sortons pour vous l'apprendre ; et, sans rien embrasser,
 Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONE ELVIRE, ÉLISE.

DONE ELVIRE. Elise, que dis-tu de l'étrange faiblesse
 Que vient de témoigner le cœur d'une princesse ?
 Que dis-tu de me voir tomber si promptement
 De toute la chaleur de mon ressentiment
 Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ÉLISE. Moi ? je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir
 Une injure, sans doute, est bien dure à souffrir ;
 Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite
 Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
 Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
 De tous les prompts transports du plus brillant courroux,
 D'autant plus aisément, madame, quand l'offense
 Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
 Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
 Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;
 Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
 A de pareils forfaits donnera toujours grâce.
DONE ELVIRE. Ah ! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
 Que mon front a rougi pour la dernière fois,
 Et que, si désormais on pousse ma colere,
 Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
 Quand je pourrais reprendre un tendre sentiment,
 C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment ;
 Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
 Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire,
 Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
 Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
 S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
 A la noble fierté de tenir sa parole.
 Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
 Ne prends point de clartés pour régler l'avenir,
 Et, quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
 Crois que je ne puis être au prince de Navarre
 Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
 Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
 Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
 A n'en plus redouter l'affront d'une reclute.
ÉLISE. Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux ?
DONE ELVIRE. En est-il un qui soit plus digne de courroux ?
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,
 Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
 Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
 Doit-il impunément douter de cet oracle ?
 Et n'est-il pas coupable alors qu'il ne croit pas
 Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?
ÉLISE. Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
 En ces occasions n'a rien qui nous offense,
 Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
 Soit trop persuadé, madame, d'être aimé ;
 Si...

SCÈNE II.

DONE ELVIRE, DON ALPHONSE, cru DON SYLVE, ÉLISE.

DONE ELVIRE. Ah ! seigneur ! par quel sort vous vois-je maintenant ?
DON ALPHONSE. Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
 Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
 Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile ;
 Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
 C'est un événement que vous n'attendiez pas.
 Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
 L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles :
 Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
 Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
 Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue
 Quelques moments secrets d'une si chère vue.
 Je viens vous dire donc que je rends grâce aux cieux
 De vous voir hors des mains d'un tyran odieux ;
 Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
 Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
 C'est de voir qu'à mon bras les rigneurs de mon sort
 Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
 Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
 Offrir les doux périls d'un si fameux service.
 Oui, madame, j'avais, pour rompre vos liens,
 Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens ;
 Et je pouvais pour vous gagner cette victoire,
 Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.
DONE ELVIRE. Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
 Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur ;

Et je ne doute point que ce généreux zèle,
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'edt contre les efforts d'un indigne projet
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable ;
On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi
Le comte votre père a fait pour le feu roi ;
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
Il donne en ses Etats un asile à mon frère.
Quatre lustres entiers il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort ;
Et, pour rendre à son front l'honneur d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content ? et ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds ?
Quoi ! votre âme, seigneur, serait-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée ?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qui ne vienne de vous ?
Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE. Oui, madame, mon cœur doit cesser de se plaindre ;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre :
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
Mais, hélas ! de mes maux ce n'est pas là le pire
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée :
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi,
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux destins au prince de Navarre.
Ah ! madame ! faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étais flatté ?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

DONE ELVIRE. Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander ;
Et sur cette froideur qui semble vous confondre
Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos soins ne sauraient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer ;
Et je la crois cette âme et trop noble et trop haute
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouvez m'offrir sans beaucoup d'injustice
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, seigneur, c'est un crime ; et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour
Plutôt que de pencher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse.
Ce que, pour un ingrat, car vous l'êtes, seigneur,
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur ;
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème :
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE. Ah ! madame ! à mes yeux n'offrez point son mérite,
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte ;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine

L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne ;
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,
Qui n'ait, dans ses douceurs, fait jeter à mon âme
Quelques tristes regards vers sa première flamme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il faut vous tout dire ;
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais après mes efforts ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurais souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;
Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable ;
Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable ?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle ;
Son cœur en me perdant ne perd qu'un infidèle ;
D'un pareil déplaisir on se peut consoler :
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalier,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DONE ELVIRE. Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir ;
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir :
Il peut bien quelquefois montrer quelque faiblesse ;
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse...

SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALPHONSE, cru DON SYLVE.

DON GARCIE. Madame, mon abord, comme je connais bien,
Assez mal à propos trouble votre entretien ;
Et mes pas, en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyaient pas trouver si bonne compagnie.

DONE ELVIRE. Cette vue, en effet, surprend au dernier point ;
Et, de même que vous, je ne l'attendais point.

DON GARCIE. Oui, madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez pas instruite.

(A don Sylve.) Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudrait vous rendre.

DON ALPHONSE. Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, seigneur, j'aurais eu tort,
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

DON GARCIE. Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins :
Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée,
Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques ?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,
Trouver cette action trop indigne de vous ?

DON ALPHONSE. Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité ;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise ;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires,
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DONE ELVIRE (à don Garcie). Prince, vous avez tort ; et sa visite est telle,
Que vous...

DON GARCIE. Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame ; et votre esprit devrait feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DONE ELVIRE. Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONE ELVIRE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE. Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette plaie en mon cœur ne saurait se guérir ;
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je déière ?
Non, non, il a poussé trop avant ma colère ;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

DON ALVAR. Madame, il fait pitié ; jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense ;
Et, si dans sa douleur vous le considérez,
Il toucherait votre âme et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avait mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le prince a cru l'avis, et son amour séduit
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit.
Mais d'une telle erreur son âme est revenue ;
Votre innocence enfin lui vient d'être connue ;
Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DONE ELVIRE. Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence !
Il n'en a pas encore une entière assurance ;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR. Madame, il sait trop bien...

DONE ELVIRE. Mais, don Alvar, de grâce,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse ;
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR. Madame, ce peut être une lausse nouvelle ;
Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

DONE ELVIRE. De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE. J'attendais qu'il sortit, madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre âme respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de done Ignés peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.

DONE ELVIRE. Elise, il faut le voir ; qu'il vienne promptement.

ÉLISE. Mais il veut n'être vu que de vous seulement ;
Et, par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoin vous rendre sa visite.

DONE ELVIRE. Eh bien ! nous serons seuls, et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte !
O destins ! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

SCÈNE III.

DON PÈDRE, ÉLISE.

ÉLISE. Où... ?

DON PÈDRE. Si vous me cherchez, madame, me voici !

ÉLISE. En quel lieu votre maître ?